CHORALE DE ROSSIGNOLS

SACHA MAROUNIAN

Mort en 1821 à vingt-cinq ans, John Keats est aujourd'hui plus vivant que jamais. On le retraduit à tour de bras, en français du moins. La sortie de *Bright Star*, le film de Jane Campion dont il est le héros, n'a fait qu'accélérer le mouvement. Cette effervescence justifie que *TransLittérature* lui consacre un nouveau Côte à côte, dix-sept ans après son n°13 où Claire Malroux présentait quatre versions de l'*Ode à l'automne* ; cette fois, place à la non moins célèbre et non moins géniale *Ode au rossignol*, dont voici la première strophe :

Ode to a nightingale

My heart aches, and a drowsy numbness pains
My sense, as though of hemlock I had drunk,
Or emptied some dull opiate to the drains
One minute past, and Lethe-wards had sunk :
'Tis not through envy of thy happy lot,
But being too happy in thy happiness, —
That thou, light-wingèd Dryad of the trees,
In some melodious plot
Of beechen green and shadows numberless,
Singest of summer in full-throated ease.

Un petit tour sur Internet permet de repérer pas moins de treize traductions, dont cinq depuis l'an 2000. Chose curieuse, les plus anciennes ont à peine cent ans. Est-il possible que Keats, poète majeur, soit resté inédit en français pendant près d'un siècle ?

La première version répertoriée est celle d'Elisabeth de Gramont, marquise de Clermont-Tonnerre, peu après 1900 :

Mon cœur est lourd et une torpeur engourdit
de souffrance tous mes sens, comme si j'avais bu de la ciguë
ou à l'instant vidé jusqu'à la lie une coupe opiacée,
et sombré vers les profondeurs du Léthé.
Ce n'est pas par envie de ton heureux sort
mais d'être trop heureux de ton bonheur, —
que, Dryade des forêts aux ailes légères,
dans quelque mélodieux abri
de la hêtraie verte aux ombrages infinis,
tu chantes l'été de toute la joie de ta gorge palpitante.

Si le lecteur ne comprend pas bien, qu'il se dise que la marquise non plus. Le *that* du v.7, qui l'a égarée, ne veut pas dire « que », mais « du fait que »...

Entre en scène, peu de temps après, Paul Gallimard, père de Gaston, dont le Keats sera pieusement réédité en 1996 dans la collection Poésie/Gallimard par son arrière-petit-fils Antoine ; il est suivi par Léon Bocquet et Lucien Wolff, dont les travaux semblent avoir disparu corps et biens, puis par l'à peine moins méconnu Jean Catel (Cahiers du Sud, 1933), première version en vers, et à ma connaissance la seule rimée à ce jour :

Ah ! dans cette torpeur que mon cœur a de peine,
Comme si la ciguë circulait dans mes veines !
Quel est donc l'opium vidé jusqu'à la lie
Qui m'a fait aussitôt la proie du noir Léthé ?
De ton heureux destin ce n'est point jalousie,
Mais excès de bonheur, Dryade, à t'écouter,
Muet parmi la nuit des ramures heureuses
        De la hêtraie mélodieuse,
Où je vois se jouer les ombres infinies,
Célébrer de tes chants, à plein gosier, l'été.

Vient ensuite une version vers-libriste due à Louis Cazamian, dans son *Anthologie de la poésie anglaise* (Stock, 1947), laquelle restera longtemps l'ouvrage de référence des étudiants anglicistes. Celle d'Albert Laffay dans les années 60 (*Keats, Poèmes choisis,* Aubier-Montaigne) lui ressemble assez :

Mon cœur se serre ; un demi-sommeil engourdissant pèse
Sur mes sens, comme si j'avais bu la ciguë,
Ou vidé à l'instant même jusqu'à la lie un lourd breuvage opiacé
Qui m'eût fait descendre aux profondeurs du Léthé ;
Ce n'est pas qu'à ton heureux sort je porte envie,
C'est que je prends trop de part à ton bonheur,
Alors que, Dryade des bois à l'aile légère,
En un bosquet mélodieux
De hêtres verdoyants aux ombres infinies,
Tu chantes l'été à plein gosier ravi.

Dans la très riche introduction (cent pages !) de cette édition bilingue, le professeur Laffay expose clairement sa stratégie, qui est à peu de chose près celle du professeur Cazamian : il ne s'agit pas de produire une « recréation poétique », mais plus humblement de « faciliter la lecture et l'appréciation » de l'original – sans pour autant que la fidélité au sens du poème empêche qu'on s'efforce « de maintenir un certain rythme et d'accorder les sons ».

Les auteurs des deux versions suivantes, Robert Davreu (*Seul dans la splendeur*, La Différence, 1990) et Alain Suied (*Odes*, Cahiers d'Arfuyen, 1994), poètes par ailleurs, travaillent en fait dans le même sens que Laffay, pratiquant comme lui le vers libre, mais avec un plus grand souci de concision et de rythme. Davreu cherche l'alexandrin, tandis que Suied, ci-dessous, semble le fuir :

Mon cœur souffre et la douleur engourdit
Mes sens, comme si j'avais bu d'un trait
La ciguë ou quelque liquide opiacé
Et coulé, en un instant, au fond du Léthé :
Ce n'est pas que j'envie ton heureux sort,
Mais plutôt que je me réjouis trop de ton bonheur,
Quand tu chantes, Dryade des bois aux ailes
Légères, dans la mélodie d'un bosquet
De hêtres verts et d'ombres infinies,
L'été dans l'aise de ta gorge déployée.

Changement de décor avec *Sur l'aile du Phénix* (José Corti, 1996) de Claude Dandréa, et retour au vers. Cette fois, cependant, le traducteur ne s'astreint pas aux rimes, et s'autorise un quatorzain ici ou là, lorsque l'alexandrin ne peut tout contenir.

Mon cœur a mal, un sourd engourdissement pèse
Sur mes sens, comme si j'avais bu la ciguë,
Ou vidé jusqu'au fond un breuvage opiacé
À l'instant, et sombré aux rives du Léthé.
Ce n'est pas qu'à ton sort heureux je porte envie
Mais c'est qu'à ton bonheur je participe trop,
À t'entendre, dryade aux ailes si légères,
En un bosquet mélodieux
De hêtres verdoyants aux ombres infinies,
Toi qui chantes l'été à gorge déployée.

La version de Robert Ellrodt (Imprimerie nationale, 2000), reprise dans l'*Anthologie bilingue de la poésie anglaise* (Pléiade, 2005), suit plus ou moins le même chemin :

Mon cœur souffre et mes sens à une somnolence
Succombent, comme si j'avais bu la ciguë,
Ou vidé jusqu'au fond une coupe opiacée,
L'instant d'auparavant, et glissé au Léthé.
Ce n'est pas par envie de ton heureux destin,
Mais d'être trop heureux du bonheur qu'est le tien,
Quand, Dryade des bois à l'aile si légère,
Dans un bosquet mélodieux
De hêtres verdoyants et d'ombres innombrables,
À plein gosier tu chantes pour célébrer l'été.

Toujours en 2000, dans *Keats et Leopardi*, au Mercure de France, Yves Bonnefoy s'empare, selon sa coutume, de ce poème d'un autre pour le faire sien :

Mon cœur a mal, une somnolence
Endolorit mes sens, comme si je venais
De boire la ciguë ou, jusqu'à la lie,
Le vin noir de l'opium, et sombrais maintenant
Dans les remous des rives du Léthé…

La sortie du film en 2009 déclenche une avalanche éditoriale : réédition de Suied chez Arfuyen, de Davreu en Points Seuil, traduction d'Alain Praud sur Internet, et parution en 2011, à La Délirante, de la version commandée à Fouad El-Etr, lui aussi poète, pour les sous-titres du film :

Mon cœur a mal et une langueur sourde oppresse
Mes sens comme si j'avais bu la ciguë
Ou venais de vider une drogue opiacée jusqu'à la lie
Et de sombrer dans le Léthé.
Ce n'est pas que j'envie ton sort heureux
Mais je suis si heureux de ton bonheur
Ô Dryade ailée vive des bois
Que dans une mélodie
De hêtres verts et d'ombres innombrables
Tu chantes à tue-tête l'été pour ton plaisir.

Et ce n'est pas tout ! En 2013, François Turner entre en lice !

Mon cœur des cendres et transi et glacé
De sens aurais-je bu quelque ciguë
Vidé d'un trait quelque fiole d'opium
Là là il y a une minute et les gardiens
Là du Léthé aient coulé point jaloux
D'un heureux sort le tien mais trop heureux
D'un bonheur que toi Toi Dryade Ailes légères dans les arbres
Mélodieux arpent
Vert de hêtre ombres sans nombre
Et qui chante l'été à pleine gorge.

Certains textes peuvent être lus tels quels ; d'autres, comme celui-ci, requièrent un mode d'emploi. Dans *John Keats, Ode au rossignol, traduit & interprété par François Turner* (Le Lavoir Saint-Martin), les 80 vers du poème, donnés en bilingue, sont précédés de 66 pages où le traducteur nous explique l'œuvre de Keats et la sienne propre. S'étonne-t-on, par exemple, des cendres du v.1 ? Patience, tout va s'éclairer :

Le mal est mal, physique, aches, *et, à ce titre, lui aussi, de la nature.*

Comment traduire, – puisque nous ne sommes que dans le texte ? Il faut être incisif. Sens d'une fin déjà entendue et comprise.

Celle-là même qui mène le poème et provoque la confrontation. Chant et chant. Le poème est un chant et un contre-chant. Son propre même contre-chant. S'expose. Ainsi « répons » (ultime strophe, anthem*).*

Il s'agit d'un pari orphique. Tout est mort. Et « mon cœur des cendres », Où cendres et (est) descendre. Là où l'oiseau est dans les

branches, nous tombons, sommes déjà à terre. Nous regardons, entendons vers là-haut, dans la nuit. Aussi, homographiquement ashes (des cendres). Heart — *encore* to hurt, *homophoniquement, qui sommes violemment frappés, de coups portés, et comme à mort, mis à sac et réduits en cendres. La dialectique du cœur est traditionnelle, comme chez Pétrarque par exemple,* « et transi et glacé ». *La diabolique encore, parce que si perçante du Shakespeare des* Sonnets. *Le poème feint la mort. Il parle, comme d'outre-tombe. Il parle dans les livres.*

Il y a une troisième nuit alors. Une autre.

Donc.

Etc. etc.

Ce n'est pas la première fois que la glose est plus nocturne que le texte…

Les mystérieux gardiens du Léthé ? Ils doivent être sortis tout armés (*warder* en anglais) de la particule –*wards* (« en direction de »)… Ne parlons pas de contresens, ce serait vulgaire, mais plutôt de *traduction créatrice*, et concluons de cette brève balade qu'en cherchant un peu on trouve le plus souvent de quoi satisfaire tous les goûts, y compris les plus pervers.